

GENESE DU CONCEPT 2 GENESE CHEZ C. G. JUNG

Des « grandes images » aux « centres d'énergie »

© [https://fr.wikipedia.org/wiki/Archétype_\(psychologie_analytique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Archétype_(psychologie_analytique))

Le terme « archétype » est constitué par Carl Gustav Jung peu à peu, au fil de diverses constatations. Suivant le terme d'« imago » employé par le romancier Carl Spitteler dans son roman du même nom, Jung définit par-là les personnages imaginaires. Il s'agira surtout d'imago paternelle et d'imago maternelle explique Charles Baudouin. Le concept, créé en 1907 par Jung, rejoint alors le vocabulaire psychanalytique, synthétisant la perception que l'enfant peut avoir de ses parents mais aussi la conception qu'il s'en fait. Jung utilise ensuite les expressions « image historique » et « image primordiale » (urbild ou urtümliches Bild), termes venant de Jacob Burckhardt en 1912 pour désigner ces éléments constitutifs de l'imaginaire collectif, comme les dramatis personae qui se meuvent dans l'espace de cette scène.

Au fur et à mesure de ses travaux, Jung alors jeune psychiatre s'aperçoit de la récurrence, dans les rêves ou délires de ses patients, de certains motifs ayant existé à toutes époques. En cela la genèse du concept d'archétype est indissociable de celle du concept d'« inconscient collectif » (note 9). Sous l'autorité de Jung depuis son entrée au Burghölzli en 1909, Johann Jakob Honneger étudie le cas d'Emil Schwyzer, entré à la clinique zurichoise en 1901. Ce patient présente en effet un imaginaire particulier : se prenant pour Dieu, il voyait le Soleil comme un « membrum erectum » (« un pénis en érection ») dont le mouvement produit le vent. Cela paraît incompréhensible à Jung, jusqu'en 1910, année où il trouve dans deux ouvrages sur le culte de Mithra d'Albrecht Dieterich (note 10) et de George Robert Mead (note 11) la vision « d'un tuyau pendant du Soleil ». Dans *Métamorphoses et symboles de la libido* (1911-1912, devenu *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*) Jung se dit alors qu'il s'agit « d'un trait généralement humain, d'une disposition fonctionnelle à produire des représentations semblables ou analogues », intuition qui le mène vers l'hypothèse de l'inconscient collectif. Dès 1916, Jung parle alors des « archétypes de l'inconscient collectif » (*Psychologie de l'inconscient*).

Dans une lettre à Sigmund Freud, Jung explicite sa position : « Nous ne résoudrons pas le fond de la névrose et de la psychose sans la mythologie et l'histoire des civilisations ». Il entend par là que la psychanalyse doit se fonder sur la prise en compte de l'histoire des symboles, dans le temps et l'espace. En 1910, Honneger fait une conférence à Nuremberg sur ses conclusions du cas de Schwyzer, intitulée « La formation du délire paranoïaque ». La notion d'archétype apparaît officiellement chez Jung la même année, dans l'étude « Instinct et inconscient ». Par ailleurs, les lectures de Jung sur l'anthropologie d'alors le convainquent de l'existence de grandes tendances instinctuelles que la psyché tente de formaliser ; en 1925, Jung part au Kenya étudier les cultures tribales de la région, études qui consolident sa thèse d'une parenté de symboles entre les civilisations. Enfin, il fréquente assidument, dès 1929, les textes alchimiques, dans lesquels il constate non seulement que certains thèmes sont récurrents, mais encore que ces thèmes se retrouvent dans d'autres activités de l'esprit humain telles la mythologie, la poésie, la théologie, l'art, mais aussi en pratique thérapeutique. C'est d'ailleurs à un texte alchimique, le *Corpus Hermeticum* attribué à Denys l'Aréopagite que Jung emprunte le mot d'« archétype ».

Une preuve de l'inconscient collectif

Le concept d'« archétype » chez Jung est intimement dépendant de celui, tout aussi novateur, d'inconscient collectif. Jung fut le premier à postuler, en psychologie et psychanalyse, l'existence d'un inconscient commun à tous les hommes, et se retrouvant dans les mythes et dans les productions de l'humanité. En soi, l'archétype est une image originelle qui existe dans l'inconscient, mais qui n'est pas issue de l'expérience personnelle (note 12). L'archétype en lui-même est une énergie probablement indépendante de l'esprit humain, de nature transcendante, et qui possède la particularité d'être un élément de transformation. La somme des archétypes (Jung s'est toujours interdit d'en proposer une liste factuelle) réalise ainsi un vaste champ symbolique bornant la vision et la représentation de l'homme sur son monde et lui-même : « Un archétype s'inscrit toujours dans une trame factice, avec des représentations à double emploi. L'archétype s'inscrit dans une trame de représentations apparentées entre elles, conduisant toujours à d'autres images archétypiques et se chevauchant constamment les unes les autres, et dont l'ensemble forme le singulier tapis de la vie ».

Si la psychologie analytique a pu identifier l'expression de ces archétypes dans la culture et en a fait des catégories, cela ne signifie pas que les archétypes sont des motifs mythologiques présents en nous dont nous serions les héritiers. L'inconscient collectif a, dès le départ, nourri les spéculations les plus farfelues : nombre de personnes y voyaient une émanation psychique de la génétique, localisée dans le cerveau, et expliquant les vies antérieures ou l'atavisme, entre autres, or : « On croit souvent que le terme « archétype » désigne des images ou des motifs mythologiques définis. Mais ceux-ci ne sont rien d'autre que des représentations conscientes : il serait absurde de supposer que des représentations aussi variables puissent être transmises en héritage ».

Il s'agit bien plutôt de catégorisations, de tendances en nous qui structurent la psyché individuelle, à partir d'un schéma valant pour toute l'espèce certes mais non transmis en héritage. Jung y insiste beaucoup à la fin de sa vie, soucieux de dissiper les malentendus du concept. C'est selon lui la capacité à retrouver ce schéma qui est héritée, non les archétypes, ce qui explique les variations des figurations à travers les époques, sans que le contenu émotionnel n'en soit altéré : « L'archétype réside dans la tendance à nous représenter de tels motifs, représentation qui peut varier considérablement dans les détails, sans perdre son schème fondamental. » explique-t-il.

Ces structures fondamentales sont matérialisées notamment dans le rite, propre à l'homme (mais aussi à l'animal ; Jung fait en effet l'hypothèse que l'animal ressent les archétypes). Il se fonde ainsi sur une abondante littérature anthropologique, qui va de James George Frazer à Mircea Eliade, et qui démontre les fondamentaux du rite. Pour le psychiatre suisse, « Un archétype représente en effet un événement typique ». Citant dans *Psychologie du transfert* la persistance du Vendredi saint, et d'autres rituels de lamentations annuelles comme les déplorations de Linos, de Tammuz ou d'Adonis, l'idée universelle de la mort comme « extinction de la conscience doit correspondre à un important archétype ». Jung part donc d'un fait constaté, l'existence d'un rituel animant une communauté, et en extrapole la symbolique, faisant ressortir le motif central, numineux.

Dès 1919, Jung va rechercher au sein des mythes personnels des psychotiques la preuve de ces influences culturelles inconscientes. Il cherche ainsi à donner un fondement phylogénétique à la pathologie des névroses et psychoses. Il repère rapidement « des particularités qui échappent à toute explication par des circonstances de la biographie individuelle ». Jung rejette dès lors la conception classique qui veut que l'être humain naisse comme une tabula rasa (une tablette de cire vierge de toute inscription), au contraire il y a une part d'inné en chacun et cette part est collective. Il s'agit de motifs qui ne sont nullement inventés mais qui sont au contraire rencontrés en tant que formes typiques. Cependant, et contrairement à l'idée reçue, les archétypes ont toujours été considérés par Jung comme une hypothèse de travail.

Archétypes et instincts

Bien que Jung postule toute sa théorie sur l'archétype, qui structure la psyché de l'homme, ce dernier n'est pas, finalement, la cause de toute organisation psychique, contrairement à l'idée répandue. Il explique ainsi : « Il me faut ici préciser les rapports entre les archétypes et les instincts. Ce que nous appelons « instinct » est une pulsion physiologique, perçue par les sens. Mais ces instincts se manifestent aussi par des fantasmes, et souvent ils révèlent leur présence uniquement par des images symboliques. Ce sont ces manifestations que j'appelle des archétypes. Leur origine n'est pas connue. Ils réapparaissent à toute époque et partout dans le monde, même là où il n'est pas possible d'expliquer leur présence par des transmissions de génération en génération, ni par des fécondations croisées résultant de migrations. »³⁶. Jung pose l'hypothèse que ces images primordiales sont « comme l'intuition qu'a l'instinct de lui-même ».

L'instinct est donc à la source de toute conscience et de toute inconscience, de toute « réalité de l'âme » (Wirklichkeit der Seele) selon les mots de Carl Gustav Jung. Les instincts forment en quelque sorte le contenu ou le thème (mot que reprend souvent, de manière synonyme le psychiatre suisse) de l'archétype, au-delà de sa forme symbolique car ils puisent leur énergie dans l'inconscient collectif. Une erreur est selon Jung de croire qu'archétypes et instincts sont le même phénomène ; ils sont ainsi souvent confondus en dépit de ressemblances essentielles. Jung note en effet que « les structures archétypes ne sont pas des formes statiques. Ce sont des éléments dynamiques, qui se manifestent par des impulsions tout aussi spontanément que les instincts. ». Jung cite ainsi, à titre d'exemple, l'instinct de parenté comme le noyau de l'archétype de l'inceste. L'instinct sexuel lui forme le cœur de l'archétype du couple anima-animus alors que, sur un autre registre l'instinct religieux (la Foi) donne vie à l'archétype du Soi.

Jung n'est par ailleurs pas le seul psychanalyste à postuler l'existence des archétypes. Le mythologue hongrois Károly Kerényi analyse lui la figure de l'Enfant-divin, aux côtés de Jung et de Paul Radin, dans un ouvrage collectif, Introduction à l'essence de la mythologie. Dans Thalassa, psychanalyse des origines de la vie sexuelle (1924), un proche de Freud, Sándor Ferenczi, explicite lui son idée d'un inconscient phylogénétique et biologique, enraciné dans l'homme ; concept très proche de celui d'inconscient collectif de Jung, et qui valut au psychanalyste hongrois la même disgrâce que celle que subit Jung.

Par ailleurs, une autre psychanalyste freudienne, qui faillit être accusée de « néo-jungisme », Mélanie Klein, postule elle aussi l'existence d'un instinct au sens éthologique, antérieur à toute notion d'apprentissage, fondant la relation objectale à la mère (note 13). Pour Murray Stein l'idée kleinienne du « fantasme inconscient » (ou « originares ») correspond en effet tout à fait à celle d'archétype. Klein reprend ainsi un concept élaboré par les éthologues contemporains, notamment Konrad Lorenz et Nikolaas Tinbergen sous le nom d'« urbild » (« image primordiale » en allemand). Néanmoins Konrad Lorenz critique la théorie jungienne des archétypes, dans *Essais sur le comportement animal et humain : Les leçons de l'évolution de la théorie du comportement*. En outre, note Michel Cazenave, Lorenz ne critique que l'idée selon laquelle l'archétype se forme historiquement. Gilbert Durand résume ce quiproquo en disant que, à propos de la perception de l'archétype, « le psychologue voit la face interne, représentative, du phénomène, dont l'éthologue décrit la face externe ».

Dans *Complexe, archétype et symbole*, Jolande Jacobi, une proche de Jung, affirme que « la théorie des archétypes de Jung nous permet une vue globale à la fois de la psychologie de l'homme et de l'animal » ; elle cite ainsi des anthropologues, biologistes et zoologues ayant proposé des notions proches du modèle jungien : David Schneider, Heini Hediger, Konrad Lorenz, Jakob Johann von Uexküll, mais aussi Adolf Portmann (qui travailla avec Jung) qui dit à propos de ces « instincts innés » qu'ils forment « l'ensemble du comportement et du rituel des animaux supérieurs est à un haut degré de caractère archétypique ». Des continuateurs de Jung enfin, Michel Cazenave et Hansueli F. Etter, considèrent ainsi que l'archétype est le stade intermédiaire entre l'instinct et la conscience, car loin d'être la pierre d'achoppement de la vision jungienne, l'archétype pose davantage de questions qu'il n'en résout.

NOTES

- 9 - « L'inconscient collectif, en tant que totalité de tous les archétypes, est le sédiment de toute l'expérience vécue par l'humanité depuis ses débuts les plus reculés » explique Jolande Jacobi dans *Complexe, archétype, symbole*, Delachaux et Niestlé, 1961, p. 35.
- 10 - (de) Albrecht Dietrich, *Eine Mithrasliturgie erläutert*, Leipzig, Teubner, 1903.
- 11 - (en) George Robert Mead, *The Mysteries of Mithra*, Theosophical Publication Society, 1907.
- 12 Charles Baudouin, p. 233 explique que le concept jungien d'archétype rompt avec « la psychologie traditionnelle [qui] a trop souvent cédé à la tendance simplificatrice de décrire l'image comme un décalque de la perception des objets », critique initiée par les philosophes Henri Bergson et Jean-Paul Sartre continue-t-il.
- 13 Jacques Lacan, bien que refusant l'apport de Jung, propose avec son concept de « signifiant » une hypothèse proche de celle des archétypes jungiens. Il dit ainsi : « La nature fournit, pour dire le mot, des signifiants, et ces signifiants organisent de façon inaugurale les rapports humains, en donnent les structures et les modèlent. », in *Le Séminaire*, Livre XI, Seuil, 1964, p. 23. Lacan parle ailleurs d'« image préformées » (in *Le Séminaire*, Livre II, éd. Du Seuil, 1955). Voir notamment pour une étude plus précise de ces rapports « Jacques Lacan *Le Séminaire* Livre XVI, « D'un Autre à l'autre » édition Du Seuil. Remarques critiques » par Michel Mogniat.